

Par Carole
Blumenfeld

L'Académie de France à Rome fête ses 350 ans

À l'occasion des 350 ans de l'Académie de France à Rome fêtés ce week-end, les 13 et 14 février, *Le Quotidien de l'Art* a interrogé les quatre derniers directeurs de l'institution ainsi que la directrice actuelle, première femme occupant cette fonction. Au cours des vingt dernières années, le palais et ses jardins, où Balthus (directeur de 1961 à 1979) régnait toujours en maître dans les années 1980 et 1990, se sont considérablement transformés.

Bruno Racine Directeur de 1997 à 2003

Bruno Racine.
Photo : D. R.

— J'ai été nommé en 1997 et j'avais alors deux priorités : conforter l'Académie de France à Rome en tant que pôle d'excellence en histoire de l'art, et donner une plus grande visibilité à la création contemporaine. À ce moment-là, la restauration de la façade de la terrasse du Bosco avait été réalisée à titre un peu expérimental avec un enduit très dense. La façade sur jardin était déjà sous échafaudage et le conseil scientifique établi spécialement avait opté pour rendre à la Villa Médicis son aspect du XVI^e siècle grâce à la technique un peu perdue du *marmaino*, ce mélange de stuc et de marbre. J'ai mis en place pour la première fois un schéma directeur des travaux de restauration, afin de les prolonger de manière extrêmement méthodique et cohérente sur 10 ou 15 ans, tout en lançant une réflexion avec Didier Repellin, l'architecte en chef des monuments historiques, sur l'avenir des décors Balthus. La question de la loggia n'est toujours pas tranchée aujourd'hui, mais Didier Repellin avait alors recueilli l'avis de Balthus

lui-même, qui s'était rallié à l'idée de restaurer l'intérieur avec le nouvel état blanc XVI^e siècle de la façade.

Le plan comprenait à la fois la restauration du bâti, des décors intérieurs et du parc, ce dernier sous la direction de l'architecte Giorgio Gialletti et la supervision d'un comité scientifique ad hoc. C'est le seul exemple subsistant à Rome d'un jardin du XVI^e siècle ayant conservé son plan général et son périmètre, mais jusque dans les années 1820, le rapport entre l'architecture et le jardin était tout à fait différent. Nous avons ainsi décidé de réintroduire le long de

l'allée principale les ormes, ravagés par une maladie au XIX^e siècle, et donc de rétablir le rythme des saisons. Nous avons aussi voulu rendre aux seize carrés la fonction soit ornementale, soit utilitaire (le potager ou le jardin aromatique) qui leur était vouée à l'origine. Était prévue également la restauration du jardin

Une image :

La photographie de l'installation de Joseph Kosuth dans l'atelier du Bosco par Claudio Abate

Votre meilleur souvenir :

Un souvenir de féerie. C'était peut-être lorsque je me promenais les soirs de mai dans le Bosco avec les milliers de lucioles.

Joseph Kosuth,
Il tempo, lo sbaglio, lo spazio, 1969
(hommage à Gino).
Photo : Claudio Abate.



SUITE DE LA PAGE 08 du Bosco, réalisée par la suite sous Richard Peduzzi. Outre les grandes manifestations organisées par la section d'histoire de l'art, j'ai confié le commissariat d'un cycle d'expositions contemporaines traitant des rapports entre le contemporain et le patrimoine à Laurence Bossé, Carolyn Christov-Bakargiev et Hans Ulrich Obrist : la ville, le jardin, la mémoire pour accompagner les travaux tant de restauration que de fouilles archéologiques. J'ai demandé au même moment à l'École française de Rome de fouiller le piazzale où ils ont dégagé ce qui subsistait du palais impérial d'Honorius, tandis que du côté du jardin des orangers, une salle qui date de l'époque d'Hadrien a été découverte. Je crois véritablement que le regard d'un artiste contemporain a une vertu en termes de connaissances historiques des lieux. C'est d'ailleurs l'installation de l'œuvre en miroirs de Daniel Buren, en 2000, lors du troisième volet, qui a mis en lumière les erreurs de Balthus lorsque celui-ci redessina les parterres du piazzale.

Richard Peduzzi Directeur de 2003 à 2008



Richard Peduzzi
Photo : D. R.

— Quand je suis arrivé, je connaissais très bien Rome et la Villa Médicis, puisque Bruno Racine m'avait demandé de réaliser la mise en scène de plusieurs expositions (« Le Dieu caché », « Le Songe du cardinal », « Rodin et l'Italie » et « Maestà di Roma »). Je me suis dit : cela doit être très compliqué de diriger cet endroit, mais pour le faire bien, il faut vraiment avoir un projet artistique, c'est-à-dire travailler énormément en collaboration avec les talents des

pensionnaires et avec les chercheurs. Il était capital d'avoir une salle de cinéma, de pouvoir organiser des concerts dans le grand salon en l'aménageant, et surtout d'avoir une grande bibliothèque. Il fallait absolument recréer tout cela. Je me suis lancé et puis les gens m'ont suivi.

Tout en continuant le formidable travail de restauration engagé par Bruno Racine, notamment le renforcement pendant près de deux ans des supports de la Villa, le patrimoine s'enrichissait petit à petit, puisqu'on restaurait les endroits que je voulais vivants pour la Villa. Je souhaitais donner un sens à tout cela et à chaque fois je dessinais. J'ai d'abord fait la cafétéria car c'était le lieu qui me semblait indispensable pour que les gens se retrouvent, puis la salle de cinéma,

les éclairages un peu partout, la portineria et la bibliothèque. J'avais installé dans le grand salon de grandes tentures pour scander l'architecture et favoriser l'acoustique, c'était formidable. On a fait des pièces de théâtre, des lectures de théâtre, des concerts, autant de musique baroque, classique, contemporaine, que de jazz, et il y avait aussi un grand cycle de lecture « Aimer la littérature » dirigé par Olivier Rolin.

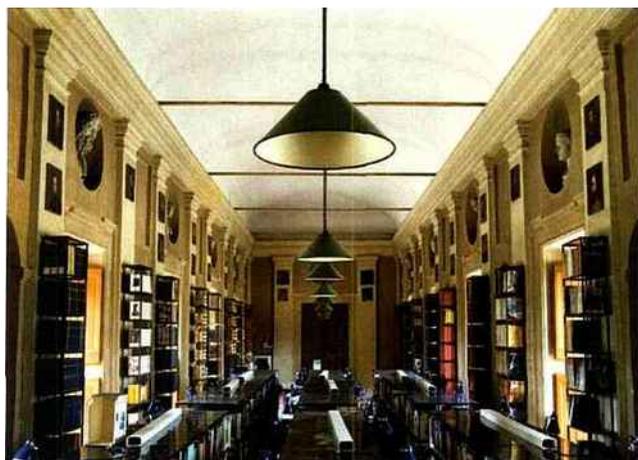
La Villa, c'est un endroit tellement

Une image :

Une photographie de l'exposition d'Ettore Spalletti ou la bibliothèque.

Meilleur souvenir :

Les vols d'étourneau au-dessus de la villa ou encore les projets que j'avais, et qui me courraient dans la tête tout le temps pour que cet endroit soit en vie.



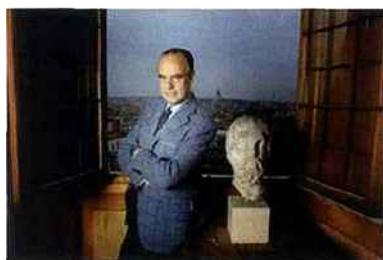
Bibliothèque de la Villa Médicis, à Rome. Photo : Causati e Zagami.



beau, radicalement beau, une oasis pour réfléchir. Si on veut qu'elle perdure, la place royale doit être occupée par les pensionnaires, et de temps en temps, il faut faire venir de grands artistes ou de grands penseurs comme l'étaient Boulez ou Kiefer, pour quinze jours, trois semaines ou un mois afin de partager. Ce qui est fondamental, c'est la discussion pluridisciplinaire ou multidisciplinaire, c'est le regard sur le monde aujourd'hui.

Frédéric Mitterrand

Directeur de 2008 à 2009



Frédéric Mitterrand
Photo : D. R.

— En un an, il s'est passé énormément de choses. Ce fut une année assez brillante au cours de laquelle on s'est réinscrit dans la vie romaine. J'ai voulu que la Villa soit ouverte au public italien et qu'il s'approprie mieux son histoire, d'où la merveilleuse exposition de Neville Rowley, « Villa Aperta », visant à mettre en lumière les mémoires de la Villa. Il ne s'agissait pas de concilier celles-ci mais de montrer au contraire que la richesse venait de la somme des mémoires. Pour la première fois, tout le Palais était

ouvert et Neville Rowley, alors pensionnaire, avait sorti les collections qui dormaient dans les réserves, et surtout le fonds admirable de la bibliothèque. Au même moment, nous avons inauguré la gypsothèque que j'avais créée afin de mettre en valeur les collections de plâtres. Par ailleurs, j'avais fait restaurer le groupe des Niobides, remonter toutes les colonnes et chapiteaux répartis un peu partout dans les jardins, ressortir toutes les tapisseries, notamment celles offertes par Federico Zeri, et installer toutes les plaques des donateurs sur les murs du *studiolo*.

Je vivais la Villa Médicis comme une sorte de ferme patricienne. J'avais de très bons pensionnaires et c'était une chance. J'ai eu surtout des relations merveilleuses avec les gens qui travaillent dans la maison, notamment Michelina Terrieri, symbole de l'esprit de la Villa. J'ai eu le sentiment de redonner aux jardiniers une part de la dignité de leur travail en leur demandant à nouveau de s'occuper de l'accrochage des expositions. Grâce à Karim Maatoug, nous avons multiplié par trois le mécénat, ce qui a permis de financer un grand nombre d'activités, de la réparation du clavecin à la nouvelle programmation de la salle de cinéma. Nous avons accueilli la très belle rétrospective « François-Marius Granet. De Rome à Paris, le plein air romantique » organisée par le chargé de mission en histoire de l'art, Marc Bayard, avec Anna Ottani Cavina, ou encore l'exposition des dessins d'Ettore Scola dans l'atelier du Bosco.

La Villa Médicis est une maison qui a besoin de prestige, et elle s'est retrouvée sur la carte culturelle italienne, et pas seulement romaine. J'ai fait revenir un peu de mondanité et de glamour, mais aussi voulu absolument ouvrir la Villa Médicis

Une image :
La gypsothèque.

Meilleur souvenir :
L'ouverture de Villa Aperta où la queue allait jusqu'à La Trinité-des-Monts et devant la statue de Chateaubriand, que j'avais fait réparer.



Gypsothèque de la Villa Médicis, Rome. © Patrick Tourneboeuf/Tendance Floue.



sur la Méditerranée et sur la Francophonie. J'ai bombardé les attachés culturels français à travers le monde pour susciter des candidatures. Beaucoup d'artistes étrangers n'osent pas candidater et il faut les rassurer.

Éric de Chassey

Directeur de 2009 à 2015

— Le temps d'un directeur comme châtelain regardant d'un air distant ce qui se passe chez ses sujets est une chose qui appartient au passé. Le directeur doit être le garant d'une conscience du service public dans ce lieu-là, il se doit d'initier, de diriger et de suivre le travail qui s'y fait de telle sorte que cela se fasse dans la continuité de l'histoire de la Villa et de la présence française à Rome, et en même temps, que cela soit pleinement ancré dans le présent, ce qui implique des réadaptations permanentes. C'est un rôle extrêmement actif, d'autant plus depuis la réforme de 2012 qui implique : d'accompagner les pensionnaires, de donner une impulsion intellectuelle et artistique

à tous les programmes, et de coordonner un travail administratif important, puisque c'est maintenant au niveau de la direction que se prennent de nombreuses décisions, notamment les nominations du secrétaire général et du chargé de mission en histoire de l'art. Pour moi, c'était très important de continuer et d'amplifier le fait que la Villa Médicis soit au cœur des réseaux artistiques européens et même internationaux, d'où la programmation d'expositions au fort niveau d'exigences scientifiques visant à faire avancer l'histoire de l'art, de faire des coproductions et de les faire circuler.

Dans le domaine du patrimoine, je souhaitais faire en sorte qu'il n'y ait pas d'oppositions entre le patrimoine, la création contemporaine et les usages. Il y a toujours le danger d'hyperpatrimonialiser un lieu et d'en faire une coquille vide. Il était nécessaire d'en finir avec le fantasme des origines mais au contraire de prendre en compte le fait que la Villa Médicis soit un millefeuille, d'où le traitement, de concert, des fresques de la Renaissance et des apports de Balthus. Pour moi, la chose la plus importante, c'était de renouer avec une tradition de restaurations réalisées avec des principes scientifiques, grâce par exemple aux journées d'étude qui anticipaient chaque

chantier. J'ai également souhaité faire intervenir des artistes dans des espaces vierges, comme le plafond de la *Chambre des amours* confié à Claudio Parmiggiani, ou, récemment, un fauteuil dont le dessin de la tapisserie a été réalisé par Assan Smati.



Éric de Chassey.
© Isabelle Waternaux.

Une image :

La performance d'Hicham Berrada et de Laurent Durupt lors du Teatro delle Esposizioni #5 de 2014.

Meilleur souvenir :

Le repas organisé par Ryoko Sekiguchi à la fin de son séjour en 2014. C'était un vrai moment de partage avec l'ensemble des pensionnaires et du personnel, mais aussi une création littéraire.



*Teatro delle esposizioni #5, mai 2014, performance de Hicham Berrada et Laurent Durupt.
Photo : D. R.*